



Centre Régional d'Intégration asbl
Rue Dieudonné François, 43
à 7100 La Louvière
Tél. : 064/23.86.56 - Fax : 064/23.52.53
E-mail : ceraic@skynet.be
Avril 2017



Belgique België
P.P. - P. B.
7100 - La Louvière
BC 31252
P910494

UNE MÉMOIRE DU PASSÉ POUR CONSTRUIRE L'AVENIR

EDITO

Pour ce trimestriel, nous avons choisi une des multiples façons possibles d'utiliser les récits de vie. Nous avons sélectionné trois angles d'approche : **les histoires de chacun ; la transmission de leur culture ; le besoin de se regrouper.**

Tout commence au départ d'une émission d'Antenne Centre, qui commémorait le 70ème anniversaire des accords italo-belges. L'invité nous proposait de partir de notre histoire pour mieux appréhender le présent. Nous avons suivi son conseil et **sommes partis de leur histoire.**

Nous citons des extraits de récits de vie qui n'ont pas la prétention de confirmer une hypothèse, de généraliser quelques mécanismes. Ces extraits de témoignages ont pour seul but de mener à la réflexion.

De tous les temps, aujourd'hui encore, la population issue de l'immigration est souvent perçue comme un ensemble, tantôt occulté, tantôt désigné et tantôt discriminé. Nous avons voulu leur donner la parole en tant qu'individus, sujets issus de cet ensemble. Nous leur avons permis de prendre ainsi le statut d'informateur sur leurs pratiques, propres ou collectives, ainsi que les contextes sociaux au sein desquels ces pratiques d'inscrivent.

Aussi, nous n'avons pas voulu comparer systématiquement ou recouper leurs dires avec d'autres sources, ni même généraliser. Non, nous avons porté une attention à la personne en tant qu'INDIVIDU, ACTEUR.

Cependant, il va de soi, que l'individu est un élément d'un ensemble prédéfini, toujours en interrelation avec son environnement, avec le groupe. Ce qui a poussé notre curiosité à en savoir un peu plus sur le «besoin de se regrouper pour que l'expérience des uns soit au service des autres».

Vous ne retrouverez, ni analyse, ni jugement dans ce trimestriel. Le choix des thèmes s'est organisé selon leur récurrence auprès de chacun et avec le souci constant d'une présentation positive.

Pour conclure, nous souhaitons mettre en perspective les différents secteurs et services du CeRAIC qui, au quotidien, participent à soutenir, à sensibiliser au «bien vivre ensemble» en travaillant en synergie avec les pouvoirs publics et le réseau associatif.

Bonne lecture,

Bruno SCALA
Président du CeRAIC

Sommaire

P.2 Une mémoire du passé pour construire l'avenir

P.3 à 8 Partir de leur histoire pour mieux appréhender le présent

H. d'origine marocaine,
50 ans

Luigi Cappieri,
d'origine italienne, 86 ans

Leila, d'origine algérienne,
39 ans

Liviana,
d'origine italienne, 69 ans

Edouard Janwski,
d'origine polonaise, 83 ans

P.9 à 10 La volonté de transmettre notre culture, nos valeurs, croyances, gestes et attitudes à nos jeunes

P.11 L'éducation résulte de la transmission d'un patrimoine continuellement redéfini.

P.12 Besoin de se regrouper pour que l'expérience des uns soit au service des autres.

Suivez-nous sur www.ceraic.be
ou sur L'ACTU notre newsletter
en vous inscrivant sur
inscription.ceraic@gmail.com
Au besoin, contactez-nous !
064/23.86.56

RÉALISATION :
J. Delière, P. Denayer, E. Bury,
J. Demunter, P. Lattuca et A. Costa.



Luigi Cappieri, mineur de la région du Centre

UNE MÉMOIRE DU PASSÉ POUR CONSTRUIRE L'AVENIR

Les Italiens arrivés en Belgique dans l'après-guerre 1946-1948, sont venus pour travailler au fond des mines en échange de 200 kg de charbon par mineur et par jour. L'Etat italien paie ainsi le prix fort pour relancer son économie d'après-guerre. Ce flux de travailleurs dû à un besoin économique partagé, serait-il les prémices de la construction d'une Europe unifiée ?



En effet, la « libre » circulation des personnes à grande échelle a été initiée en 1946 par l'afflux de mineurs italiens suite aux accords bilatéraux entre l'Italie et la Belgique. Il faut se rappeler que nous étions à la sortie de la deuxième guerre mondiale et que l'Italie se situait du côté des perdants avec l'Allemagne, c'est dire la difficulté que ces personnes ont rencontrée.

Il y a eu de nombreux problèmes d'intégration, des actes de rejets liés, entre autres, à la différence de culture et de langue. Sans oublier que l'arrivée des Italiens a cassé la dynamique de revendication au niveau salarial et de la sécurité. Malgré cela, soulignons que l'intégration s'est faite de manière positive avec le concours de ce que nous pourrions appeler les corps intermédiaires (mutuelles, syndicats, associations, services sociaux) et surtout aussi grâce à de très nombreux autochtones qui ont montré une solidarité exemplaire. Aujourd'hui, après 70 ans, il nous faut nous servir de ce passé pour construire un avenir meilleur surtout lorsque l'on assiste à la mort de milliers de personnes en Méditerranée, des personnes désemparées fuyant les guerres et les répressions (Syrie, Irak, Libye, ...).

Un million de réfugiés, fuyant les conflits que l'on connaît et ce chiffre ne risque pas de diminuer. Dès lors, quels sont les scénarios que nous avons devant nous ?

Ouvrir les frontières sans condition ; c'est condamner les plus démunis, les plus faibles. En effet, dans une société capitaliste débridée, un marché du travail hyper concurrentiel, une économie néo-libérale ou l'humain n'est plus prépondérant, c'est faire place à de la concurrence déloyale et du dumping social. Pour s'en convaincre, il suffit de voir les effets néfastes de ce dumping social en Europe. Rappelons-nous que les Italiens sont venus en 1946 parce que les travailleurs belges refusaient de descendre dans la mine sans augmentation salariale et sans une meilleure sécurité.

Si on ouvre les frontières mais en n'accordant aux réfugiés qu'une fraction des droits des nationaux, c'est insupportable et discriminatoire.

Si on les ouvre en accordant les mêmes droits, le système de protection sociale que nous connaissons et que nous avons mis des décennies à construire risque l'implosion.

Soit on les ferme (en construisant des murs), des millions de citoyens venus d'ailleurs camperont à nos portes, cela est également insupportable.

FAUT-IL POUR CELA SE RÉSIGNER ?

Non. Il est indispensable de lutter contre la xénophobie et l'intolérance et il devient primordial d'appréhender la problématique de manière objective et surtout avec une vision progressiste. Il nous faut convaincre que multiculturalisme et préservation de son identité vont de pair.

COMMENT ABORDER CETTE PROBLÉMATIQUE ?

Apprendre du passé.

Les organisations syndicales et les ONG aujourd'hui ont souvent été à la pointe de l'innovation sociale et politique. Les «immigrés» ont été intégrés dans les

structures syndicales longtemps avant que la politique ne le fasse.

Il devient impératif de réduire les inégalités entre les nations. L'action doit se développer du niveau local au niveau global et l'Europe doit pouvoir jouer un rôle prépondérant en la matière. La CES (Confédération européenne des syndicats) doit également être un acteur important dans cette stratégie.

Pour réduire les inégalités, il faut pouvoir partager (les richesses, les investissements, les expériences, les cultures, ...).

ET CEUX QUI FUIENT LA VIOLENCE ?

Il doit être possible de les accueillir provisoirement tant que cette violence est présente. Cela doit se faire au niveau européen.

Que la société civile, les associations, les organisations syndicales, les ONG, les citoyens s'emparent de la problématique pour construire ensemble une Europe différente, ouverte, responsable, solidaire mais aussi consciente des défis et des problèmes que pose la question des réfugiés, des immigrés, de la libre circulation des personnes.

En 2016, on commémorait le 60ème anniversaire de la catastrophe de Marcinelle et le 70ème des accords italo-belges. Commémorer c'est bien et essentiel pour la mémoire collective, mais ce qui amène une valeur ajoutée encore plus grande c'est de partir de notre histoire pour mieux appréhender le présent



ROBERTO PARILLO

*Roberto Parillo
Responsable général
Transport routier
et Logistique CSC-
Transcom
Président Section Transport routier ETF
(European Transport Workers' Federation)*



PARTIR DE LEUR HISTOIRE POUR MIEUX APPRÉHENDER LE PRÉSENT

Depuis toujours, rappeler les moments clés du passé est une manière de lutter contre les peurs, le racisme et les discriminations. Aussi les récits de vie sont dotés d'un pouvoir fort. En vous présentant quelques extraits de leur récit, nous souhaitons accorder une place centrale à toutes ces personnes immigrées représentatives de la population. Nous avons voulu

leur accorder le statut d'acteur sensible de notre société. En effet, dans diverses situations, ces personnes s'avèrent stratégiques, inventives, engagées et surtout actives.

Chacune d'entre elles, nominativement ou sous couvert d'un anonymat complet ou partiel, nous a raconté son expérience, ses souvenirs et ses espoirs, ...

Le contenu des entretiens se sont avérés denses et très riches. Nous avons donc été confrontés à l'énorme difficulté de sélectionner, de choisir. Nous n'avons pas pu diffuser l'entièreté des échanges bien que tous les propos suscitaient notre curiosité et stimulaient notre réflexion.

Voici donc quelques moments de leur histoire.

H. d'origine marocaine, 50 ans

Je m'appelle H., je suis né au Maroc et je suis arrivé en Belgique très jeune. J'ai terminé mes études primaires, secondaires et puis universitaires. On s'est d'abord installé dans la région de Courtrai car mon père travaillait dans une entreprise de textile. On a déménagé à Mouscron par attrait linguistique, c'est une commune à facilités, une commune bilingue où on peut pratiquer le français, ainsi que le néerlandais. Comme vous le savez sans doute, cette génération de 1960-70 prévoyait toujours un retour au pays. Il était donc intéressant de pouvoir rentrer avec un bagage. Le néerlandais au Maroc, cela ne servait à rien.

Personnellement, au niveau scolaire, ça s'est vraiment bien passé. C'était la seule alternative pour pouvoir réussir à changer d'environnement socio-familial. C'était le cas pour moi et pour mes frères et sœurs. Nous étions

6 enfants dont deux qui ont fait « médecine ». Ils vivent maintenant dans le Sud. Un est oncologue et l'autre est immunologue. Il n'y a que moi qui suis resté ici, le reste est parti dans le sud de la France et d'autres sont retournés au Maroc.

Mon papa est décédé depuis un moment, il ne reste que ma mère qui est maintenant âgée de 75 ans et qui fait des allers-retours entre la Belgique et le Maroc.

Personnellement, j'ai suivi un parcours académique type. J'ai obtenu une licence, une maîtrise, un diplôme d'étude approfondie DEA et ensuite, j'ai rédigé une thèse. J'ai travaillé au Fonds de la Recherche Scientifique - FNRS. J'ai ensuite été assistant chargé de cours. J'ai enseigné 5 ans au Portugal, à l'Université de Porto. Je suis revenu en Belgique. Ensuite, j'ai intégré des cabinets ministériels, à la communauté française et au parlement fédéral.

Je ne pouvais pas imaginer

conseiller des ministres ou être l'auteur d'un projet de loi ou un avant-projet de loi. Cela conscientise un petit peu.

Enfin, ma démarche, ici, est de vouloir expliquer aux lecteurs que tout est possible pour les personnes issues de l'immigration et ayant souvent un environnement socio-familial défavorable.

Malheureusement et heureusement, la seule alternative, d'après moi, c'est de pouvoir s'investir dans ses études. On a pas mal d'exemples; la Belgique est quand même un pays qui tend à devenir multiculturel avec des Polonais, Italiens, Magrébins, Turcs etc. Et on va bientôt accueillir encore d'autres cultures suite à ce qui se passe au niveau mondial.

En Belgique, nous avons quelques exemples de réussite. Prenez Elio Di Rupo, au niveau politique. Par son travail, il est devenu quelqu'un d'important, de décideur.

Au final, j'ajouterais que les études sont importantes mais également le travail.



Voici un objet à haute valeur symbolique. C'est la montre de mon père. Il me l'a donnée en me disant: «garde-la parce qu'elle battra tout le temps comme mon coeur dès que tu la porteras». Il était très fier d'avoir cette montre qui, à l'époque, avait coûté très cher. C'est une montre à mouvement perpétuel. «Tu la transmettras à ton fils ou ta fille» m'avait-il demandé.

LUIGI CAPIERRI
d'origine italienne, 86 ans



Je m'appelle Luigi, je suis venu au monde le 9 février 1931 à Trigiano (Province de Bari). Tout d'abord je veux dire que mes racines sont éternelles, j'y tiens, elles sont présentes dans mon cœur. Je suis d'abord

italien ensuite européen. J'ai quitté mon pays car il y avait une misère totale pour tout le monde. Une misère totale de culture, d'alimentation, de travail.

Mon père, Capierrri Giuseppino, était électricien. Surveillé par la police d'Etat, la police secrète de Mussolini «Il Duce», il a été déporté en Allemagne, nous n'avons pas eu de nouvelles de lui pendant quelques années. Pourtant, après la guerre 14-18, Mussolini a fait beaucoup de choses pour le pays. Il était reconnu en Italie. Mais après la guerre 40-45, la misère gagne du terrain. On nous encourage à partir travailler en Belgique. Il y avait des affiches, des symboles, on nous disait que la vie était merveilleuse en Belgique. Mon père nous a fait croire que c'était l'Amérique. J'avais 14 ans quand nous sommes venus en Belgique pour trouver une vie plus honorable. Nous avons quitté Monopoli, pays de mon père, pour Milano.

C'était un voyage dégoûtant, nous étions tous assis par terre dans un wagon à bestiaux. A la gare de Milan, nous avons attendu deux semaines car il fallait remplir le train. Il s'est arrêté à toutes les gares et nous sommes même restés à l'arrêt deux jours et 3 nuits en Suisse. Nous

sommes arrivés à Charleroi, ensuite à Ressaix où nous avons logé dans un camp de prisonniers russes. Les hommes sans femmes ni enfants étaient logés à La cantina, un bâtiment construit par le charbonnage.

Les conditions de travail étaient difficiles et les mineurs belges ne voulaient plus descendre dans les mines. Ils n'avaient plus, ni la santé ni le désir. Le travail de forage n'était pas amélioré, c'était la misère, le travail était dur, mais il y avait du travail pour tous. En Italie, j'étais étudiant mais ici, mon père a voulu que je travaille. Mon père seul ne pouvait pas faire vivre toute la famille. Mon frère Rocco et moi sommes allés travailler un an et demi comme manoeuvres à



DIPLOMÉ DE L'ACADÉMIE DES BEAUX ARTS EN ARTS DÉCORATIFS DE LA VILLE DE BINCHE



l'usine de wagons de chemin de fer. On nous a mis avec d'autres gamins. Moi je travaillais avec une brouette pour transporter des ferrailles d'un côté à l'autre. Mon frère, lui, était à la fonderie.

Plus tard en 1948, je suis rentré au charbonnage, j'avais 17 ans et j'y ai travaillé 32 ans. J'ai

fait plusieurs puits : Saint Albert à Ressaix, Mont-St-Aldegonde, Bois-du Luc, au Quennoy à Trivières et à Marchienne-au-Pont.

Un jour, j'ai rencontré dans les galeries, un Wallon qui avait déjà presque 40 ans de charbonnage et qui n'avait toujours pas sa pension. Il m'avait dit : «Si tu restes ici, il ne faut pas faire un travail dur parce que c'est dangereux !» Je m'en souviendrai toujours. Alors, on m'a donné un travail doux et pas dangereux mais je travaillais le samedi et le dimanche.

Plus tard, je suis allé à l'école des



beaux-arts à St-Joseph à Mons et j'y ai eu mon brevet avec 90%. J'allais au cours le jour et je travaillais la nuit, j'étais employé dans les bureaux. La nuit, il y avait moins de poussière, moins de mouvement, moins d'autorité. C'était plus agréable et cela m'a permis d'aller à l'école pendant 5 ans.

Et puis, je suis tombé amoureux, nous nous sommes mariés et nous avons eu 7 enfants.

J'ai continué à travailler au charbonnage jusqu'en 1980, j'avais plus de 30 ans de charbonnage malgré mes 6% de silicose.

PARTIR DE LEUR HISTOIRE POUR MIEUX APPRÉHENDER LE PRÉSENT (SUITE)

LEILA, d'origine algérienne, 39 ans

Je m'appelle Leila. Je suis née en 1978. Depuis juillet 2016, je suis de nationalité belge. Je suis mariée et j'ai un enfant. J'ai toujours des contacts avec mon pays d'origine, l'Algérie. Ma grande sœur y est restée mais presque toute ma famille est ici. Je suis venue en Belgique par le biais des études. J'avais fait bac+5, j'étais chef de service en Algérie dans l'administration et j'ai donc poursuivi un master en management à la Faculté Polytechnique de Mons. Franchement les premières années c'était bien, j'étais étudiante à Mons. Je n'ai pas senti que j'étais étrangère. Peut-être parce que c'est une ville universitaire, la jeunesse est plus ouverte. Par contre, ici à Mouscron, oui, je l'ai parfois ressenti ! Je pense que même pour trouver du travail, ce serait plus facile à Mons. Aujourd'hui, je travaille comme vendeuse à

la Ressourcerie le Carré (un magasin de deuxième main).

J'ai choisi de venir en Belgique parce que mon grand frère était déjà ici, alors c'était plus facile pour les démarches administratives. Mon frère adorait la Belgique, il se sentait à l'aise, la vie était calme, il a acheté une maison et après la famille a suivi.

Mais sincèrement, j'étais obligée de partir. J'aime l'Algérie et je n'aime pas qu'on en dise du mal mais le mode de vie nous en a chassé. Il ne nous laisse pas avancer. Pour moi, j'étais jeune ingénieur de 25 ans, j'avais un directeur qui n'avait pas le bac. Il n'avait aucun respect pour la femme. Je ne pouvais pas exercer mon métier. C'est une expérience personnelle. Avant, j'étais contre les gens qui prennent leur diplôme et qui partent à l'étranger. Un jour aussi dans le bus j'ai été victime d'attouchements. Dans l'ensemble, il y a de l'insécurité pour les femmes en Algérie.

MES PLUS BELLES RÉUSSITES

Il y en a trois !

La première c'est lorsque j'ai signé ma carte de séjour illimitée en Belgique.

La deuxième, j'en avais les larmes aux yeux, c'est quand j'ai signé mon premier contrat de travail «CDI».

Et la troisième réussite c'est quand j'ai signé l'acte d'achat de ma maison. Je suis vraiment très fière et pourtant cela n'a pas toujours été facile. J'avais peur que le voile soit un obstacle. Malgré le port du voile, j'ai réussi.

En fait ici en Belgique, il y a aussi des points négatifs, ce n'est pas facile parfois. Il y a le regard des gens, pas tout le monde, mais il y a parfois des moments difficiles. Même si je deviens belge, je suis toujours étrangère. Même si j'aime la Belgique. Oui, je porte le voile mais surtout, je suis arabe.

Comme je suis vendeuse, je passe des moments à la caisse. Bien sûr je ne généralise pas, mais il y a toujours des moments difficiles. Par exemple, s'il y a des attentats, on doit toujours se justifier. Et parfois, je n'y arrive plus.

MON PROJET

Mon projet est de créer mon entreprise. Un projet qui va lier la Belgique et l'Algérie. Je suis en train de réfléchir. J'ai ma sœur qui fait son doctorat à Montréal, elle est traductrice Français-Arabe-Anglais et nous verrons ensemble.



Voici une des chansons de Luciano Tajoli qui me rend nostalgique: «**Terra straniera**»

LIVIANA d'origine italienne, 69 ans

Je m'appelle Liviana. Je suis devenue Belge il y a 46 ans, quand je me suis mariée. Ça s'est fait d'office mais mon cœur reste toujours italien.

Mes parents avaient une maison là-bas en Italie dans le Nord, ils n'étaient pas vraiment malheureux. Je suis née en 1948 et je suis venue en Belgique à 5 ans.

Dès le départ, ils avaient décidé qu'ils ne resteraient pas mais ça a duré plus longtemps que prévu. Lorsqu'ils ont décidé de retourner, j'avais déjà 23-24 ans. A cet âge là, je n'allais plus retourner. Paul et moi, nous nous sommes mariés en 1970, et mes parents sont retournés en 1971.

Ils étaient venus pour gagner de l'argent et avoir une maison plus jolie en Italie.

Un cousin, en Belgique depuis plusieurs années, travaillait dans la sidérurgie, aux usines Gustave Boël. Il a d'abord fait venir le frère de ma maman et mon père a suivi en 1952. Entre-temps mon oncle avait loué une maison qu'il avait aménagée avec du mobilier d'occasion. Puis, nous sommes arrivés. Nous avons pris le train à Parme jusqu'à Milan. J'ai encore des souvenirs de ça. On a dû attendre le train pour Bruxelles 3-4 heures.

Mon oncle nous attendait à Bruxelles, de là, nous avons pris un petit train qui s'arrêtait dans toutes les gares. J'étais impressionnée, c'était la première fois que je prenais le train. Malgré que j'étais petite, j'ai gardé des souvenirs de tout ça.

La gare de Milan était incroyablement grande avec des arcades

vitrées mais bon quand nous sommes arrivés à Mignault, c'était pas pareil ! On est descendu avec toutes les valises, je vois encore mes parents, mon oncle. Il y avait une tante qui nous attendait à Mignault. Là nous avons fait 30 mètres à pieds, et puis on est rentré dans une maison que mon oncle avait choisie et arrangée. Lorsque je suis rentré dans cette maison, je l'ai toujours gardé en mémoire, on est rentré dans une grande pièce de devant, et il y avait une cheminée centrale, et de chaque côté de la cheminée, il y avait deux belles portes en bois. J'ai ouvert ces portes en pensant aller dans une autre pièce. Surprise, j'ai découvert de belles étagères de rangement. Oh oui, je me souviens bien de cette maison, il y avait aussi un grand jardin derrière la maison.

15 jours après, maman a été engagée au château Boël, elle est restée 4-5 ans et puis Mr Paul Boël lui a demandé s'il elle voulait devenir concierge au château et on a déménagé. On a quitté la maison de Mignault. Maman n'avait qu'à traverser un petit bosquet pour aller travailler tous les jours au château. C'était des responsabilités quand même, concierge. Au château, ils recevaient souvent. Surtout à certaines périodes ou durant les vacances, tout le personnel de Bruxelles arrivait en cuisine et à la lingerie, il y avait beaucoup de travail.

Tous les ans, mes parents retournaient en vacances pour voir la famille. Quand ils arrivaient là-bas, ce n'était pas vraiment des vacances. Un frère de ma maman était fermier et une sœur de mon papa aussi, donc on retournait aider pour le travail à la ferme.

Je restais plus longtemps en vacances, parce qu'il y avait toujours une tante qui revenait à une date



différente. Parce que mes parents n'avaient que 15 jours, parfois ils demandaient un peu plus parce qu'il y avait vraiment beaucoup de travail dans les deux fermes.

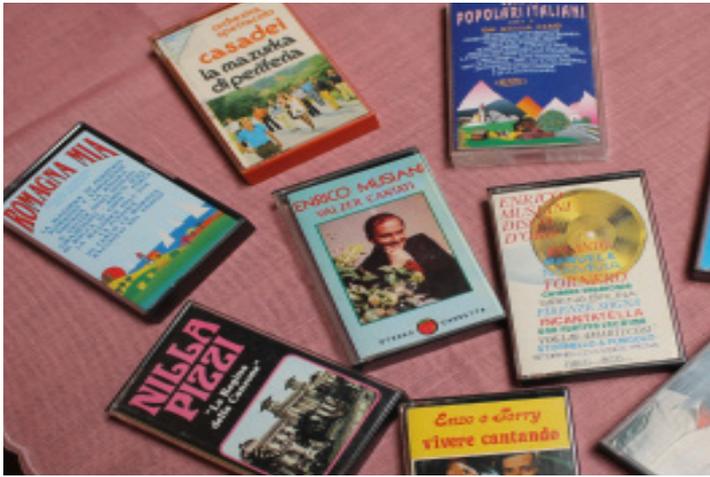
Ici, c'était plus difficile pour ma maman qui devait parler français au château. Pour mon papa, il y avait énormément d'italiens à l'usine Gustave Boël, et ce qu'il ne comprenait pas, on lui traduisait. Par contre au château, il a appris à parler français. Quand il finissait sa journée à l'usine, les ¾ du temps, il allait aider les jardiniers au château. Les jardins, les haies, les pelouses, les légumes, en plus il avait aussi un jardin à lui. Mon papa a toujours travaillé énormément.

Au début, ce n'était pas évident pour moi. Ca n'a pas été facile parce que je suis arrivée au mois d'avril-mai et je suis rentrée au mois de septembre en première année à l'école primaire de Mignault.

Lorsque je suis arrivée à l'école en première année, je ne connaissais pas un mot. Parce que les quelques mois que j'étais restée ici, je parlais italien avec mes oncles, mes parents, mes cousins. Je n'avais donc rien appris. Je me souviendrai toujours de Madame Gisèle, une enseignante qui venait de Morlanwelz. Elle prenait le train, elle descendait presque en face de la maison et j'allais à pied avec elle jusqu'à l'école. En chemin, elle me posait beaucoup de questions.

L'HISTOIRE DE L'ENCRIER - UN ÉLÉMENT DÉCLENCHEUR

Un jour devant toute la classe, des élèves de 1,2 et 3ème année, donc il y avait déjà des grandes, elle m'a demandé de montrer l'encrier, je crois que j'ai tout montré. Sur le banc, il y avait encore un réservoir avec une plume, j'ai montré tout sauf ça. Comme il n'y avait plus rien à montrer, j'ai finalement montré l'encrier. On m'a applaudi. Mais avant de m'applaudir, ça a duré longtemps et j'entends encore les élèves rire de moi. Je t'assure que c'était humiliant, je me sentais vexée, je me sentais amoindrie. J'avais tout à apprendre. Ca a été un élément déclencheur.



Voici toutes les cassettes que j'écoute régulièrement et qui me rappellent mon Italie....

«J'ai eu ma première radio portative quand j'ai eu mon diplôme primaire. Elle était beige et brune. Mon papa me l'avait achetée pour me récompenser, pour avoir réussi brillamment mes cantonales.»

UNE DOUBLE NATIONALITÉ

Je suis resté polonais mais à partir du moment où j'avais fini l'école secondaire, à l'époque, il fallait choisir : c'était être belge ou aller au fond de la mine. J'ai pris une petite naturalisation, ce qui équivalait à l'époque (c'est une formalité qui n'existe plus aujourd'hui) à devenir belge sans se radier de la nationalité polonaise. Et donc j'ai obtenu la nationalité belge. Ma femme l'a obtenue par mariage plus tard. Et tous les deux, nous avons vécu en tant que belges pendant longtemps en ignorant que nous étions encore polonais.



L'AIGLE BLANC, le symbole de la Pologne



EDOUARD JANOWSKI
d'origine polonaise, 83 ans

Je m'appelle Edouard Janowski. Je suis né le 28 septembre 1934 en Belgique mais je suis resté polonais,... A l'âge de 6 mois je suis retourné en Pologne avec mes parents parce que mon père envisageait de reprendre la ferme de ma grand-mère, qu'il n'a finalement jamais eue. En 39, mon père est revenu, il avait réussi à se faire réembaucher à la mine. Notre rapatriement (ma mère et moi) n'a pas pu se faire dans les temps. La guerre ayant éclaté, nous avons été séparés. Je suis revenu en Belgique en 46 après la guerre..

Mon père, toujours en Belgique, était déçu, la guerre avait éclaté et il ne reformerait pas sa famille comme il l'avait pensé. Il a décidé de fuir en France

avec son frère, et ils se sont fait enrôler dans l'armée britannique, dans la 4e Division d'infanterie et placée sous le commandement du général Rudolf Eugeniusz Dreszer. Ils sont partis de la Rochelle en Grande-Bretagne pour reconstituer en Écosse avec d'autres brigades et d'autres division, le Premier corps polonais.

Mon père et son frère se sont ainsi retrouvés dans la force blindée polonaise placée sous le commandement du général Stanisław Maczek.

Ma mère et moi étions toujours en Pologne, sous le contrôle germano-soviétique. J'étais donc élève dans une école primaire allemande. Le personnel de toutes les administrations et les écoles publique de la Pologne du Nord et de l'Ouest avaient été

remplacés par des allemands..

Quelques jours après le 6 juin, mon père a débarqué en Normandie où il a pris part à une série de combats de la division blindée qui l'a amené de Caen à Wilhelmshaven quelque part en Allemagne où les familles ont été reconstituées quelques temps après que la ville soit capturée par la première division blindée polonaise, le 5 mai 1945. Cette dernière obtint la reddition de toute la garnison et saisit 200 navires de la Kriegsmarine. Début de l'occupation par le Premier corps polonais.

Dans cette période historique difficile, la population civile polonaise souffre de l'occupation allemande. Au total, environ six millions de Polonais sont exterminés en raison de ce qu'ils sont, des catholiques ou des Juifs ou pour leur origine slave.

En février 1945, à la conférence de Yalta, Staline est en mesure de mettre les Alliés occidentaux, Roosevelt et Churchill devant le fait accompli : ses armées et sa police sont sur le terrain et tiennent le pays en main tandis que les communistes polonais contrôlent l'administration.

Staline était déterminé à installer un gouvernement

communiste en Pologne, cependant, pour amadouer Roosevelt et Churchill, il accepte à Yalta le principe d'un gouvernement de coalition.

En avril 1945, le gouvernement provisoire signe un pacte d'assistance mutuelle avec l'Union soviétique. Un nouveau « gouvernement d'unité nationale » est constitué le 28 juin avec le socialiste Edward Osóbka-Morawski comme Premier ministre et deux vice-premiers ministres, M i k o ł a j c z y k , et le communiste Władysław Gomułka. Une forme de gouvernement s'implantait en Pologne plus à gauche mais ce n'était pas encore un gouvernement communiste comme par la suite. Ce gouvernement avait pactisé avec l'URSS et toutes ses familles de soldats polonais qui avaient combattu dans les armées Britanniques, la Russie ne les voyait pas d'un très bon œil ...

Mes parents et moi avons du fuir à nouveau. Et ça, c'est encore une autre histoire ...



Un groupe de mineurs polonais lors de la Ste Barbe 1946 au Quesnoy à Trivières.



VOICI UN OBJET SYMBOLIQUE, LA CAFETIERE.

La cafetière ... il faut dire que cet objet était tous les jours sur le coin du feu. L'épouse maintenait chaud le café qu'elle avait fait à son mari, mineur. Et ce café, cette cafetière était là pour écouter les conversations des autres épouses de mineurs qui venaient à la maison et il conversait avec elles pendant la journée. Et le soir, ce café racontait tout ce qu'il avait enregistré.

Un peu d'histoire

Selon les termes du Pacte germano-soviétique, complété par un accord le 28 septembre 1939, l'URSS annexe les territoires situés à l'est de la Pologne.

Le reste des territoires polonais est regroupé sous une administration allemande appelée « Gouvernement général ». Tous les résidents de la zone annexée à l'Est de la Pologne par les russes acquièrent automatiquement la citoyenneté soviétique et tous les médias passent sous le contrôle de Moscou. Les nouvelles autorités mettent en place un régime policier qui repose sur la terreur. Toutes les organisations polonaises sont dissoutes. Seul est autorisé le parti communiste (de l'Union soviétique, pas polonais) ainsi que les organisations qui lui sont subordonnées. Les entreprises sont étatisées, l'agriculture est collectivisée et les religions sont persécutées (églises catholiques, orthodoxes et synagogues sont transformées en granges ou en entrepôts, parfois en cinémas, et quelques-unes sont dynamitées). Après juin 1941, les nazis prennent possession de ces territoires. À l'issue de la seconde guerre, les Soviétiques annexent à nouveau une partie de ces territoires.

Enfin, la Pologne devenue une « démocratie populaire » (c'est-à-dire une dictature alliée de l'URSS), autorise les Soviétiques à laisser stationner leur armée dans le pays jusqu'au début des années 1990 (pacte de Varsovie).

LA VOLONTÉ DE TRANSMETTRE NOTRE CULTURE, NOS VALEURS, CROYANCES ET GESTES À NOS JEUNES.

Empiriquement et de façon presque universelle, les enfants suivent le premier modèle qu'ils ont devant les yeux : le père, la mère, la famille élargie.

La transmission s'effectue par l'intermédiaire de gestes et/ou oralement. L'apprentissage se fait en partie par mimétisme. Les parents montrent aux enfants des manières de faire. Ils leur racontent des histoires, ce qu'ils doivent savoir, afin de leur transmettre un patrimoine. Or, nous savons que le patrimoine est

«une élaboration collective en transformation perpétuelle et sujette en permanence à des modifications, des réélaborations, des réinterprétations individuelles».

Dès lors, en situation d'émigration, avec un environnement pluriculturel, quand les pratiques parentales diffèrent des pratiques du pays d'accueil, quand les jeunes sont confrontés à leur culture d'origine et celle du pays d'accueil, qu'en est-il de cette transmission ?

Ce qui suit, souligne les doutes, les réajustements, les inquiétudes des deux témoins africains qui ont accepté d'évoquer cette question.

Voici le témoignage de Monsieur P. et de Madame M..

Comment ai-je transmis nos valeurs à mes enfants ?

P.: Cela dépend de la famille ici en Europe et au niveau de la communauté africaine. Chacun est venu avec un bagage, une éducation. Pour ma part, dans ma famille avec mes enfants, je leur parle tout d'abord de qui nous sommes. Comment nous fonctionnons. Comment nos ancêtres ont fonctionné. Ma famille, comment mes grands-parents se sont mariés. Et comment s'est

passé mon mariage avec leur mère et quelles sont les «limites» entre moi et leur mère. Quelles sont les «limites» entre ma femme et ma famille. Ainsi que mes «limites» par rapport à la famille de ma femme, ce qu'on appelle la grande famille. Pour qu'ils comprennent quand ils sont sollicités(ées) par une fille ou par un garçon par délégation, même aujourd'hui. Parce qu'ici, c'est copain-copine, mais chez nous on ne peut pas amener un copain ou une copine comme ça à la maison. Non ça ne peut pas se faire, ce n'est pas poli, de venir avec une copine à la maison. Nous, on a accepté ce qui était déjà imposé. Si cette fille ou ce garçon est imposé par le mariage,

alors là, il peut nous rendre visite, mais «copain-copine», venir passer la nuit, ça, ça n'existe pas !

Il est important aussi de montrer l'exemple vis-à-vis des cadets. Je vous explique. Je cite l'exemple de ma fille cadette. Un garçon voulait l'épouser, mais nous nous sommes concertés. Nous n'avons pas voulu accepter que la cadette se marie avant sa grande sœur. C'était déjà un blocage culturel ! On ne peut pas devancer l'ainé. Il faut que l'ainé montre le bon exemple après le cadet suit.

C'est complexe la culture de chacun.



Ça c'est un tableau que j'ai peint. C'est le village. C'est un symbole très fort pour moi ! Il m'aide à garder le contact. Et aussi, c'est pour te montrer comment on vit toujours. Au centre, il y a un puits, on y met les graines de palmier. Le palmier qui donne l'huile rouge. C'est l'huile de palme qu'on utilise dans le chocolat Nutella. Nous on le fabrique comme ça dans un grand puits. Tout le village doit venir. Ça ce sont les palmiers, ils sont très loin. On coupe les graines, on les amène jusque-là. On remplit. On ferme pour une semaine. Et puis on se donne rendez-vous pour ouvrir. Ensuite trois jours après, tous les hommes viennent ensemble mixer à la main avec le bois, ils tapent la-dedans jusqu'à ce que ça soit bien mixé. Après ils creusent un trou au milieu pour faire couler l'huile. La première huile, on la ramasse avec un gobelet et on remplit des bidons ou des fûts. Ensuite, c'est à nous, les femmes. On puise de l'eau, on verse à l'intérieur et avec un bâton, nous fouettons. Et la mousse qui monte, on la ramasse. Nous la mettons dans de grandes casseroles que l'on mettra sur le feu. L'eau va filer et l'huile va rester. Et donc on passe des journées en famille, c'est bon ! Et l'huile est là. Voilà, c'est vraiment toute une histoire de famille ce tableau ! Moi, j'ai grandi avec ça. D'ailleurs cette fille qui a de l'eau sur la tête, c'est moi ! Et voilà, plus haut dans le palmier, un monsieur qui monte pour couper les graines. Ça c'est le fagot de bois qu'on met sur la tête pour faire le feu. On transporte tout sur la tête. C'est vrai que c'est un peu difficile...

LA VOLONTÉ DE TRANSMETTRE NOTRE CULTURE, NOS VALEURS, CROYANCES ET GESTES À NOS JEUNES. (SUITE)



Comment puis-je conserver notre culture d'origine et nos traditions ?

P. : Ici, on se heurte à des problèmes. Par exemple, chez nous, on nous propose les préférences de la famille : telle fille de telle famille. Or qu'ici, l'enfant choisit. Il va choisir son copain, sa compagne. On ne peut pas l'obliger. C'est ça qui pose problème parfois. Mon fils, nous dit : «c'est à moi de choisir ma femme, vous n'allez pas vous ingérer dans ma vie privée. C'est à moi, de décider qui je dois épouser un jour.» Et c'est la même chose avec mes filles. Elles s'opposent toujours et elles ne veulent pas nous suivre. Elles nous disent que c'est notre passé. «Si on vous a proposé de vous marier ou bien si les deux familles se connaissaient, ça c'était votre problème! Mais nous, vous n'allez pas nous imposer.» Quand un des grand-père est venu se faire soigner ici, il a soulevé ce problème et c'était houleux dans la maison. Ma fille aînée a dit : «mais grand-père, moi si vous vous opposez au garçon que je choisis, je ne me marierai pas, jamais. Moi je veux choisir le garçon.» Parce qu'au

Mais ma fille, elle m'a dit : «non, non, non je l'ai jamais vu, je ne le connais pas, je ne sais rien de lui ? Et il va débarquer pour m'épouser. Mais non. Je vais lui parler et lui dire quoi ?»

M. : c'est à peu près aussi comme ça chez nous en ce qui concerne l'éducation des enfants. Nous ne choisissons pas le conjoint de nos enfants. Mais, on a quelques difficultés parce que mon fils veut épouser une Belge. Je ne m'oppose pas à ce qu'il fasse un choix. Mon souci, simplement, c'est que la fille soit polie, c'est le principal. Le reste, on se débrouillera, on se comprendra. Donc pour le mariage, je ne m'oppose pas et je ne choisis pas. Mais là où nous nous avons beaucoup, beaucoup de difficultés c'est surtout pour la transmission de nos traditions à nos enfants. C'est là qu'on a raté. Je peux dire qu'on a raté parce que les enfants ils sont perdus. Ici, on a calculé avec mon mari, ils passent toute la journée à l'école. A la maison, ils viennent faire quelques heures, ils dorment et le lendemain ils repartent à l'école. Donc du coup avec tout ce qu'on leur enseigne

pays on lui proposait déjà un garçon et ils avaient déjà fait des arrangements pour qu'il vienne en Europe.

à l'école, ils nous disent : «vous êtes bêtes». Mais non, on n'est pas bête, mais, c'est comme ça ! C'est difficile de faire passer les traditions. Bon maintenant, ils sont au courant, ils savent mais pour mettre en pratique c'est un grand, grand, grand problème.

Pour les enfants et pour nous aussi, parce que ça nous fait mal de voir nos coutumes se perdre.

Et quelques fois, s'ajoute à cela, un grand regret : « Pourquoi suis-je venue en Europe ? »

P. : Ce qu'il nous manque aussi c'est le train de vie. Presque toute la journée, les enfants ne sont pas à la maison. Ils reviennent le soir et on a peu de temps avec eux parce qu'ils ont leurs devoirs. Le week-end, il y a le problème des activités sportives par exemple. Les enfants sont souvent absents de la maison. Soit, on peut les accompagner et ainsi trouver un peu de temps. Aussi peut-être, le jour d'anniversaire, là, on peut profiter pour parler un peu. Le week-end parfois, on profite lors des documentaires qui passent sur l'Afrique., pour discuter un peu. Et ils posent des questions : pourquoi ça, ça et ça ? »

Et même pour l'alimentation, il y a un problème. Quand vous préparez le plat africain, ils ne veulent pas le manger. Ils goûtent sans plus.

Ces extraits n'ont pas la prétention de confirmer une hypothèse ou de généraliser une situation mais bien de montrer cette diversité qui constitue notre société. Le seul but de ces témoignages mis en exergue est de vous amener à la réflexion.

Dans « Anthropologie culturelle et éducation », Carmel Camilleri nous propose la définition suivante de la culture (ci-dessous). L'auteur étudie les obstacles rencontrés à la convergence de la culture anthropologique et de l'éducation. Il relève dès le début de son livre la distinction entre ces deux sens du mot culture, si souvent confondus.

« La culture est l'ensemble plus ou moins lié des significations acquises les plus persistantes et les plus partagées que les membres d'un groupe, de par leur affiliation à ce groupe, sont amenés à distribuer de façon prévalente sur les stimuli provenant de leur environnement et d'eux-mêmes, induisant vis-à-vis de ces stimuli, des attitudes, des représentations et des comportements communs valorisés, dont ils tendent à assurer la reproduction par des voies non génétiques ».

«La culture d'origine continuellement réinterprétée et réélaborée en situation migratoire, tend à intégrer, modifier ou rejeter les apports de la société d'immigration» nous dit Carmel Camilleri. Il écrit que les personnes issues de l'immigration « connaissent mal [...] leur propre culture, car celle-ci leur est présentée par un groupe d'immigration qui, en prétendant la conserver la rigidifie, c'est un « réflexe assez fréquent chez les gens qui se sentent perdus ou agressés. Aussi ces émigrés sont-ils portés à l'imposer aux enfants comme un ensemble de contraintes incompréhensibles, enveloppées de formules tautologiques : «C'est comme ça chez nous», «C'est la religion», «On n'est pas des Français», etc. »

Par ses analyses, Camilleri nous amène à voir la façon

dont l'anthropologie culturelle, si l'on en fait une lecture critique, pourrait servir l'éducation. L'auteur fait ressortir les nombreux domaines où l'ignorance du paramètre culturel a entraîné, entraîne encore, divers problèmes de dysfonctionnement selon les domaines éducatifs considérés. Son livre se termine par cette question :

« Vers une pédagogie inter-culturelle ? »

Il conclut qu'aucun individu ne parvient à instituer sa propre différence en instrument positif de son identité si elle n'est pas acceptée et reconnue par autrui. Par conséquent, il propose une éducation aux différences culturelles plutôt qu'une éducation pour les culturellement différents ».

Carmel CAMILLERI, Anthropologie culturelle et éducation. Paris, Lausanne : Unesco, Delachaux et Niestlé, 1985, 162 page.



Celui qui devait devenir l'une des figures marquantes de la sociologie française de son temps naît en 1922 à Porto Farina (aujourd'hui Ghar-el-Melh), petit bourg rural à une soixantaine de kilomètres de Tunis, le

professeur Carmel Camilleri a étudié l'évolution sociologique de ce pays lors de la période précédant l'indépendance.

BESOIN DE SE REGROUPER POUR QUE L'EXPÉRIENCE DES UNS SOIT AU SERVICE DES AUTRES

Tout jeune, Saverio Iacobucci venu d'Italie à 15 ans pour rejoindre son père, fut mis à contribution par celui-ci pour faire les rapports des réunions au local des ACLI (Association Chrétienne des travailleurs italiens) « En Italie, j'avais étudié le français, donc ici, je complétais les formulaires pour les allocations familiales ».



Présentation des ACLI de La Louvière (Associations Chrésiennes des Travailleurs Internationaux) par Saverio Iacobucci

Aussi, nombreuses sont les personnes qui se demandent si les associations ethnoculturelles sont des « replis ethniques » institutionnalisés ou bien des passerelles vers la société d'accueil et ses différents groupes ?

la Wallonie une région ouverte, accueillante et solidaire.

En effet, ces organisations sont des acteurs importants dans la mise en œuvre de politiques favorisant une participation active des personnes étrangères ou d'origine étrangère dans un processus d'intégration.

Dans le cadre de relations partenariales, le CeRAIC propose aux associations ethnoculturelles un travail d'accompagnement diversifié. Ce travail peut être ponctuel ou de plus longue durée, individualisé lorsqu'il répond spécifiquement aux besoins particuliers, ou voire collectif quand il concerne plusieurs organisations comme à titre d'exemple, les séances d'information sur des appels à projets.

Le travail d'accompagnement s'effectue au travers d'un large éventail d'activités. De l'organisation de formations au départ d'un constat et/ou d'un besoin, de l'aide à l'obtention de ressources financières, d'un soutien dans la gestion des projets et, plus particulièrement, ceux d'Initiatives Locales d'Intégration (ILI) jusqu'à l'apport d'appui comptable.

Le CeRAIC oeuvre aussi au renforcement de leur visibilité en valorisant leurs actions et leur structure, en fédérant et favorisant leur « mise en réseau » en vue de développement partenarial et en créant des espaces d'échange, des groupes de réflexion, des lieux de concertation.

Dans les années 50, l'entraide entre les Italiens se formalise. Ils créent des associations qui ont pour but de soutenir leurs semblables. L'expérience des uns sert aux autres. Au fil du temps, les membres élargissent leur implication à la vie de la commune, de la région: ils deviennent des citoyens actifs.

Faut-il dès lors être proactif pour aider les populations arrivées récemment à mieux être intégrées ou à s'intégrer ? Faut-il dès lors, favoriser ou promouvoir le regroupement en association ? Les démarches sont-elles toujours adaptées aux spécificités de cette population issue de l'immigration, elles-mêmes bien souvent ignorées ?

L'analyse de la vie associative de la région du Centre réalisée en 2007-2008 par le secteur « Vie associative » du CeRAIC, indiquait que certaines communautés issues de l'ex-Union soviétique et du Maghreb n'étaient pas constituées en ASBL. Dès lors, comment favoriser le « Bien vivre ensemble » avec ces populations non constituées en asbl ?

Les contextes migratoires d'hier et d'aujourd'hui sont-ils différents ? Nécessitent-ils une approche encourageant au « bien vivre ensemble » différente de celle d'hier ?

Par expérience, au CeRAIC, nous savons qu'à toutes ces questions, les réponses sont loin d'être simples tant les facteurs freinant ou favorisant « le bien vivre ensemble », ainsi que la création et la survie d'une association sont nombreux et complexes.

Parce qu'aujourd'hui encore, la population issue de l'immigration est tantôt occultée, tantôt désignée et tantôt discriminée, les actions du CeRAIC sont nécessaires pour le monde associatif, les institutions publiques et le citoyen.

L'accompagnement des associations par le secteur « vie associative » du CeRAIC vise à consolider et renforcer le réseau des organisations de terrain. Parce que celui-ci agit quotidiennement afin de favoriser l'insertion des personnes issues des migrations et fait de

tout des dispositifs de communication et d'échange.

Leurs domaines d'activités ont des orientations multiples. Soit ce sont des projets dont l'enjeu est une participation visant une meilleure intégration dans le pays d'accueil. Nous retrouvons dès lors des actions de socialisation, d'éducation (écoles des devoirs, cours d'alpha-FLE), des projets à orientation plus culturelle : danse, cuisine, couture, conte et aussi des actions d'insertion socioprofessionnelle, des actions de sensibilisation aux droits et devoirs, de l'accompagnement socio-éducatif (démarches

administratives, lieu de rencontre d'écoute, un tremplin pour réduire l'isolement).

Ou soit, ce sont des activités de promotion, de sensibilisation et de rassemblement autour d'enjeux de solidarité, d'entraides dirigées vers le pays d'origine et/ou vers le pays d'accueil. Et là, on peut citer des actions culturelles (conférence, exposition, diffusion de film), des rassemblements d'associations autour d'un sujet commun.

ANALYSE DU PROFIL DES ASSOCIATIONS ETHNOCULTURELLES

Rappelons qu'une ASBL ou une association de fait se compose d'un groupement de personnes physiques ou morales qui poursuivent un but commun. Les associations ethnoculturelles se créent généralement en vue de mettre en commun leurs connaissances, de mettre sur pied des actions d'intégration citoyenne et de répondre aux problèmes auxquels leur communauté est confrontée dans le pays d'accueil ou dans le pays d'origine. Ces associations sont avant